

## POUR SALUER CLAUDE OLLIER

La *propagation* Claude Ollier continue : série de passes, série de temps partiels projetés et revisités, accélérations brutales, souplesses et feintes du corps, survols ; série brusque d'arrêts techniques, de balancements, de routes empruntées ; série de temps cliquetant ; série d'abîmes observés de filtre en filtre... Depuis *La mise en scène*, publié chez Minuit en 1959, mais je dirai surtout depuis *Été indien* publié chez Minuit en 1963, et ce *surtout-là* relève autant de mon souvenir d'alors, lecture hâtive l'année où je publiai moi-même mon premier livre, lecture de soif et de sidération devant une entreprise aussi invraisemblablement évidente, que des fantasmes vécus entre-temps (New-York, l' « invention de Morel » - c'est-à-dire la superposition du livre de Bioy Casarès que Robbe-Grillet m'avait fait découvrir et du personnage d'*Été indien* à qui il était donné d'être sujet et objet en même temps de l'aventure qu'allait vivre le récit dans le livre) et du long trajet qui m'amena à mon tour (1978) jusqu'à la pyramide du Sourcier dont parle Ollier et que je visitai et photographiai à mon tour et, chose bien curieuse, sous une autre appellation : pyramide du Devin, à Uxmal, dans le Yucatán. *Été indien*, enfin, jouant sur l'expression purement W.A.S.P., simplement météorologique, « Nouvelle-Angleterre », ce qui, du coup, redéplace encore ce théâtre d'illusions qu'est « l'invention de ce Morel » et du périple qui le fera disparaître à raison, précisément, qu'il ira là où, depuis le début du livre, la fiction qui sert d'argument veut qu'il se retrouve.

J'en reviens à la stupeur éprouvée lors de la lecture du livre et qui me paraît tenir avant tout à une certaine idée de la limpidité des propos. Qui me faisait penser l'autre jour à une phrase qui tournait dans ma tête tandis que je longeais une triste, très triste rue, une phrase venue de moi seul, mais de nulle part de moi : la vie est un bluff, il en reste les rushes et le plan de vol, accélérons, la fin de piste est en vue, ça défile dans le silence et l'air, regardez... En somme, je pensais aussi à cela tout en marchant : *Été indien* ressemble un peu à un *Au-dessous du volcan* écrit par quelqu'un qui ne serait pas ivre et qui aurait le regard *très clair*...

Ainsi, voyez :

« Or, c'est précisément sur une grande route (après quelques plans de façades blanches, de clochers, de passants tristes, nonchalants, sans doute pris d'une calèche) que la caméra se déplace à présent, d'une allure régulière, plutôt rapide, ponctuée de soubresauts dus à l'instabilité du support. De temps à autre, à la suite d'un cahot prononcé, une partie du véhicule dans lequel J.J. opère entre dans le champ de vision : essuie-glace, main droite du chauffeur, fétiche brimbalant au bout d'une chaînette, ou bien la route bascule, et il ne reste plus que la cime des arbres, ou le ciel vide, sans qu'on puisse dire s'il est couvert ou serein. » Et plus loin : « Et puis (c'est sûrement la même route, mais les images sont si gauchement raccordées qu'on a l'impression de changer d'épisode), plus rien soudain, plus personne : des haies d'épines à droite, à gauche un amas de rochers vers lequel pivote l'objectif, mais avant que la rotation soit achevée, une vue fixe s'interpose (Dieu que c'est mal fait!)... » Merveille de la mise en abîme, si bien repérée par Ricardou dans l'ensemble du Nouveau Roman et qui trouve dans ce livre, du fait de l'intérêt bien connu par ailleurs d'Ollier pour le cinéma et la « mise en scène », l'une de ses plus belles harmoniques. Donnons-nous le plaisir de citer un autre endroit du livre, simplement pour que la chose soit bien claire et qu'on voie bien luire dans son extrême attention l'éclat tranchant, assuré de l'entreprise, jusque dans sa *machination*... matérielle : « Un grésillement métallique se fait entendre : J.J. a mis le moteur en marche. Au sommet du cône lumineux qui divise la pièce en diagonale, le ruban

transparent commence à se dévider d'une bobine sur l'autre, régulièrement, une image succédant à l'autre, ponctuellement, si vite que chacune d'elles, projetée sur la toile blanche, persiste encore sur la rétine quand la suivante vient s'y imprimer, le déplacement saccadé de la pellicule créant ainsi, par un moyen très simple, l'illusion d'un enchaînement continu des gestes, l'illusion parfaite de l'animation des êtres et des objets, du mouvement de l'eau, des lèvres, des regards. »

Évidemment, dit comme ça ! Si nettement ! « L'illusion parfaite de l'animation... ! » La fin du chapitre tombant, comme de la pellicule de la table de montage sur les pieds du monteur, sur le mot « regards » ... Et cette obsession aussi, si particulière à Ollier, de la persistance rétinienne au point qu'il y revient dans le recueil de courts textes publié en même temps, *Nébules*, et, bien évidemment, dans le livre qui sort dans la collection des Cahiers du cinéma chez Gallimard, *Souvenirs écran*. Ainsi courent à nouveau sur mes yeux, à une vingtaine d'années d'écart (d'écran?) des passages d'images noires et blanches dans la pénombre du Studio Parnasse, rafales brillantes issues de l'écran (du souvenir?) où se jouait le sort lumineux de la *Saga of Anathan*, le dernier film de Josef von Sternberg, mon visage partagé entre ces jeux imposés par la musique, les cris gutturaux des hommes qui se disputaient l'unique femme de l'île, ces sortes d'amputations brèves du cône de lumière qui vient vers les dernières rangées de fauteuils de la salle, selon que l'écran s'obscurcit ou non, phénomène d'intermittence et de saccades lumineuses qu'on connaît bien et qu'on aime – partagé donc entre ces jeux d'allées et venues, de piétinements exaltés de mes rétines, et le visage de M. à ma gauche vers qui mes lèvres ne cessaient d'aller, mouvements de balance et d'encensement de nos têtes, nos lèvres se dévorant, se promenant tendrement les unes sur les autres, ce léger frottement qui s'intercale si harmonieusement là aussi, *avec un bruit muet*, et qui prélude ou succède à des enfoncements plus brutaux. Comme si les surfaces ne cessaient jamais d'encourir la grâce et la disgrâce, le noir ou le blanc, le tour du sein comme le recul des langues, les sautes du son, le tout se dévidant, cran après cran des sombres pellicules nerveuses, entre M., l'entrée de sa bouche, l'écran et son souvenir plat et presque opaque, et moi, mes yeux aux aguets « créant ainsi, par un moyen très simple, l'illusion d'un enchaînement continu des gestes, l'illusion parfaite de l'animation des êtres et des objets, du mouvement de l'eau, des lèvres, des regards ».

Denis ROCHE

